

Pierre Grumberg, rédacteur en chef-adjoint du magazine « Guerres et Histoire », est allé voir *Fury*.... Il est revenu.... et il n'est pas content... Voilà ce qu'il en pense.

Attention, *spoiler* ! Certains éléments du scénario sont dévoilés dans cette critique. Si vous voulez préserver le suspens (?), lisez ce texte après avoir vu le film. Pas qu'on vous encourage à y aller...

Fury, le film de David Ayer, décrit 24 heures de la vie d'un équipage de Sherman (modèle A4A3E8, avec canon de 76 mm long, pour les puristes) de la 2e division blindée américaine (*Hell on Wheels*), commandé par le sergent Don « *Wardaddy* » Collier (Brad Pitt). L'action se déroule apparemment en avril 1945, la date n'étant guère plus précisée. Voilà pour le résumé de ce mauvais film. Pourquoi mauvais ? D'abord parce que fallacieux du point de vue historique. Contrairement à ce qu'explique le texte d'introduction, la 2e division blindée n'a pas terriblement souffert en Allemagne. L'affaire n'a rien eu d'une partie de plaisir, certes, et les Américains ont bien parfois, c'est vrai, rencontré une résistance acharnée et même quelques contre-attaques vicieuses (la 2e DBUS, aventurée du mauvais côté de l'Elbe le 14 avril, se fait ainsi écharper. Ses pertes s'élèvent alors à 6 tués, 23 blessés et 147 disparus, prisonniers pour la plupart). Rien cependant qui évoque l'enfer exposé dans le film, par un phénomène d'inversion assez courant dans le cinéma d'action américain : faire passer une armée victorieuse, à la supériorité écrasante, pour une victime. Pauvres Américains, en effet, dépourvus d'artillerie (à la différence des Allemands) et d'aviation de soutien, privés de personnel compétent, dirigés par des officiers à la limite du *burn out* ou des bleus incompetents... A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire, mais tout de même, se retrouver coincé dans Fort Alamo au milieu du Reich en ruine d'avril 1945, c'est vraiment manquer de chance. Les vétérans contactés pour crédibiliser le film ont d'ailleurs pris soin de prendre leurs distances.

Un chiffre suffit à balayer l'absurde légende d'une résistance croissante dans le Reich : en avril 1945, l'armée américaine déplore 41 048 pertes (dont 9 269 morts), ce qui fait de ce mois l'un des moins meurtriers de toute la campagne d'Europe (la moyenne mensuelle est de 46 000, mois incomplets de juin 1944 et mai 1945 compris, ou 52 000 si on les exclue). Le quotidien de la 2e DBUS en avril 1945, c'est plutôt celui d'une avance record face à des troupes allemandes en pleine débandade. Et si, en abordant l'Elbe au milieu du mois, l'unité se retrouve dépourvue de soutien aérien, c'est parce que l'aviation tactique n'a pas eu le temps de suivre sa fulgurante avance.

L'histoire à grande échelle n'est pas seule malmenée. Le film est militairement inepte, bourré d'invéraisemblances tactiques et technologiques grotesques. On voit l'infanterie attaquer debout en rangs bien serrés, les chars charger de front sans tenter la moindre manœuvre de débordement. Les *Waffen SS*, que l'on découvre hérissés de *Panzerfaust*, omettent inexplicablement de s'en servir quand ils sont confrontés à un unique char immobilisé. Enfin, l'inévitable *Tiger* (car d'évidence il ne reste plus que ça à la *Wehrmacht* en avril 1945) doit être impérativement tiré par derrière. Sans doute par goût des métaphores élégantes car le canon de 76 mm du *Sherman* est largement suffisant pour percer n'importe quoi aux distances figurées dans le film.

Ce grand n'importe quoi n'est guère étonnant de la part de David Ayer, tâcheron spécialiste

des films d'action sans cervelle et dont la précédente incursion dans la Seconde Guerre (le scénario du calamiteux *U-571*, sorti en 2000) avait déjà déclenché une polémique. Le réalisateur y attribuait la saisie d'une machine *Enigma* dans un *U-Boote* aux Américains, alors que l'exploit revient aux Britanniques. Ayer se vante pourtant d'avoir lu des livres... Qu'il les ait compris est une autre histoire.

A propos d'histoire. On peut la violer à condition de lui faire un enfant, disait Alexandre Dumas. Est-ce que *Fury*, au moins, c'est du cinéma ? Les acteurs sont excellents (surtout Shia LaBeouf, le tireur), l'ambiance claustro du *Sherman* est bien rendue, et les amateurs d'action façon jeu vidéo seront satisfaits. Sorti de là... Ce porno guerrier, avec têtes éclatées, torches vivantes et cortège de pendus, ne va pas plus loin qu'une exposition complaisante de cadavres, un alignement de clichés éculés et ennuyeux. Il en ressort que, pour transformer un petit merdeux d'intellectuel en homme authentique, il faut dans l'ordre tirer dans le dos d'un prisonnier, coucher avec une Allemande (consentante, tout de même) et boire de la gnôle au goulot. L'absence de message est parfaitement acceptable - Sam Peckinpah ou Walter Hill ont fait de grands films sans ça - mais, là, le vide est intersidéral et l'on se prend à regretter le patriotisme un brin pleurnichard du *Soldat Ryan*. Il est vrai que Spielberg, lui, sait faire du cinéma.

Source : Guerres & Histoire